

# Écriture personnelle

Expliquez les dérives de la surenchère médiatique dans l'extraordinaire.

**Document n°1 : Sophie de Menthon, « Refusons le sensationnalisme médiatique », *Le Monde*<sup>1</sup>, 13 janvier 2015.**

Après la frénésie médiatique de l'attaque de « Charlie Hebdo », relayée par l'avidité des consommateurs d'information, Sophie de Menthon appelle à refuser le sensationnalisme. Sophie de Menthon, présidente du mouvement patronal Ethic.



Le choc auquel nous avons été confrontés et qui s'estompe péniblement laisse un traumatisme d'une autre sorte. Une interrogation qui touche un autre point névralgique celui de notre rapport à l'information. Dans le drame que nous venons de vivre, nous avons été schizophrènes, drogués à l'info et à l'émotion ; et aujourd'hui un peu indignés sans oser le dire, par la façon dont nous avons consommé les médias.

Les médias chauds en particulier : radio et TV largement relayées par les réseaux sociaux et les journalistes intempestifs que nous sommes nous-mêmes occasionnellement. Nous avons été gavés d'informations que nous avons nous-mêmes relayées jusqu'à l'asphyxie.

## Complicité malsaine

La question est bien plus complexe qu'une simple accusation. Entre le « consommateur » accroché à son écran qui exige de minute en minute un nouvel élément dans le déroulement du drame, et le fournisseur de cette attente il y a une complicité malsaine. Il faut satisfaire le client que nous sommes car il zappe inlassablement sur tout ce qu'il trouve.

1

[http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/01/13/refusons-le-sensationnalisme-mediatique\\_4555374\\_3232.html](http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/01/13/refusons-le-sensationnalisme-mediatique_4555374_3232.html)

**Cours n°5 : Sujet d'écriture personnelle.**

Apologos.org / N. Soubrier / Octobre 2017.

Ce déferlement « d'exclusifs » nous a entraîné dans une dérive pire que la pire des télé-réalités : nous y étions, nous vivions un vrai scénario catastrophe, les policiers étaient équipés comme Dark Vader, les images ne bénéficiaient plus d'aucune censure, le sang à la une était la règle. Les reporters haletants attendaient et annonçaient les coups de feu...

Tout se mêle dans cette débauche médiatique : du mauvais, du bien, du normal, du scandaleux, du professionnel... Il était normal d'informer, il était normal de s'informer, il était normal pour un organe de presse de vouloir être meilleur que les autres, concurrence oblige !

En revanche, quand bascule-t-on ? Ne devrions-nous pas nous-mêmes nous autoréguler en refusant d'être pendus à l'information ? En renonçant à la répercuter dans l'instant et approximativement ? En faisant la part entre l'adrénaline malsaine du sensationnel, le désir d'en savoir toujours plus et la légitime inquiétude et curiosité qui nous animent.

Vouloir se donner l'impression « d'y être », vouloir témoigner... de rien. Avoir peur d'être en retard sur la dernière péripétie, se prouver face à l'autre en sachant davantage car nous entretenons aussi la compétition entre spectateurs. De l'autre une concurrence effrénée des médias qui exploitent jusqu'à l'indécence le direct à tout prix. Le ridicule et le risible côtoient le tragique ; que penser de la journaliste micro en main qui monte sur une caisse en carton et qui d'une voix excitée raconte que la police tente de la faire reculer. Que dire de tous les excès que le bon sens dénonce : donner (avec fierté) la position du sniper sur le toit de l'usine, tenter d'avoir le preneur d'otage au téléphone ! Triompher et annoncer que l'on sait qu'un otage ou plusieurs sont cachés dans un réduit...

Nous vivons tout cela avec au cœur la sensation que de toute façon personne ne maîtrise cette marée nauséabonde dans laquelle nous nous plongeons, accros que nous sommes.

Nous avons vécu ce drame en ayant conscience, y compris sur le moment, que ce que nous entendions était une entrave à l'action et surtout à la stratégie des forces de l'ordre. Pas de bavure déclarée liée à cette information mais si ce n'est pas cette fois-ci ce sera la prochaine.

## Une concurrence médiatique sans morale

Peu importaient les consignes du ministre de l'intérieur ou du Conseil supérieur de l'audiovisuel qui envoyaient des messages aux patrons des rédactions en expliquant qu'on gênait la police. En notre âme et conscience nous savions que nous



étions complices de ce polar grandeur nature, nous en étions les spectateurs, les acteurs, les récipiendaires, les trafiquants. Cela ne s'arrêtera pas car les « responsables » des médias hésitent eux-mêmes entre tempérer leurs journalistes et faire de l'audience.

Leur « état d'âme » s'ils en ont un, est très vite relativisé puisque, comme ils le disent eux-mêmes : « Si ce n'est pas nous qui donnons l'info, ce sera les autres » ; une concurrence médiatique qui n'a aucune morale et peut-il y en avoir une ?

Où est la frontière entre la censure et la liberté d'informer ? Interdire de divulguer une information n'est ni possible ni envisageable lorsqu'on est face à la concurrence.

Ne serait-ce pas l'occasion pour toute une profession de très sérieusement se pencher sur cette question d'éthique professionnelle ? Le CSA qui est bien conscient du problème pourrait en être l'instigateur. Et qu'on ne nous dise pas que cela existe déjà, qu'il y a des codes de

**Document n°2 : Maurice Blanchot, « la parole quotidienne », *L'Entretien Infini*, Gallimard, 1969, p.358-359.**

Nous voulons être au courant de tout ce qui se passe à l'instant même où il passe et se passe. Sur nos écrans, dans nos oreilles, non seulement s'inscrivent sans retard les images des événements et les mots qui les transmettent, mais il n'y a plus d'autre événement, en fin de compte, que ce mouvement d'universelle transmission : « règne d'une tautologie énorme ». Les inconvénients d'une telle vie publiquement et immédiatement étalée sont dès maintenant observés. Les moyens de communication – langage, culture, puissance imaginative –, à force de n'être tenus que pour des moyens, s'usent et perdent leur force médiatrice. Nous croyons connaître les choses immédiatement sans images et sans mots, et en réalité nous n'avons plus affaire qu'à une proximité ressassante qui ne dit rien et ne montre rien. Combien de personnes mettent en marche leur poste de radio et quittent la pièce, satisfaites de ce bruit lointain et suffisant. Cela est absurde ? Nullement. L'essentiel, ce n'est pas que tel homme s'exprime et tel autre entende, mais que, personne en particulier ne parlant et personne en particulier n'écoutant, il y ait cependant de la parole et comme une promesse indéfinie de communiquer, garantie par le va-et-vient incessant de mots solitaires. On peut dire que, dans cette tentative pour ressaisir le quotidien au niveau du quotidien, celui-ci perd toute force

déontologies, « que les journalistes ne font que leur métier », que de nos jours on ne peut rien maîtriser...

C'est justement ce constat qui doit nous faire réfléchir sur ce qui est en passe de devenir un problème de civilisation, d'autant plus que les criminels se servent également de ces mêmes médias, les manipulent, savent comment générer des émotions collectives... Doit-on baisser les bras ? Dire que : « c'est comme ça », et attendre que les médias soient un jour prochain responsables d'un drame annoncé ? Faudra-t-il créer une police des médias ?

Il n'y a pas d'exception à laquelle l'éthique puisse échapper. Il ne doit pas y en avoir.

La liberté de parole c'est l'obligation de réfléchir à ce que l'on dit et aux conséquences que cela peut avoir. Dire qu'il n'y a pas de coupable en la matière revient à déclarer une bonne fois pour toutes que les médias sont irresponsables par essence. Faut-il l'accepter et à quel prix ?

d'atteinte : il n'est plus ce qui se vit, mais ce qui se regarde ou se montre, spectacle et description, sans nulle relation active. Le monde entier nous est offert mais sur le mode du regard. Nous sommes quittes du souci des événements, dès que nous avons posé sur leur image un regard intéressé, puis simplement curieux, puis vide mais fasciné. A qui bon prendre part à une manifestation dans la rue, puisque au même moment, dans le repos et la sécurité, grâce à un appareil de télévision, nous assisterons à sa *manifestation* même, là où, produite-reproduite, elle s'offre à notre vue dans son ensemble, nous laissant croire qu'elle n'a lieu que pour que nous en soyons les témoins supérieurs ? A la pratique se substitue la pseudo-connaissance d'un regard irresponsable ; au mouvement du concept qui est une tâche et une œuvre, le divertissement d'une contemplation superficielle, insouciant et satisfaite. L'homme, bien protégé entre les quatre murs de son existence familiale, laisse venir à lui le monde sans péril, certain de n'être en rien changé par ce qu'il voit et entend. La « dépolitisation » est liée à ce mouvement. Et l'homme de gouvernement qui craint la rue, parce que l'homme de la rue est toujours sur le point de devenir l'homme politique, se réjouit de n'être plus qu'un entrepreneur de spectacle, habile à endormir en nous le citoyen pour ne tenir éveillé, dans la demi-ombre d'une demi-somnolence, que l'infatigable voyeur d'images.

**Cours n°5 : Sujet d'écriture personnelle.**

Apologos.org / N. Soubrier / Octobre 2017.